CLÉOPATRE,

TRAGÉDIE.

Palat LII 167(5

CLÉOPATRE,

TRAGÉDIE.

Par M. MARMONTEL,

Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoiſe, & Hiſtoriographe de France.

NAPOLI

A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE; de MADAME, & de Madame Comteſſe d'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXIV.

PRÉFACE.

JE donnai, en 1750, une Tragédie de Cléopatre : elle eut onze repréſentations, & je dus ce foible ſuccès à l'indulgence du Public. Ma Pièce étoit l'ouvrage d'un jeune homme, qui n'en avoit approfondi ni le ſujet ni les caractères ; & du côté du ſtyle, elle ſe reſſentoit de la précipitation avec laquelle on écrit dans un âge où l'on n'a pas encore aſſez ſenti combien il eſt difficile de bien écrire.

Je l'ai revue avec des yeux ſévères, & en voulant la corriger, je l'ai refaite d'un bout à l'autre. Je ne la deſtinois qu'à l'impreſſion ; mes amis les plus éclairés m'ont perſuadé de la mettre au Théatre : j'ai fait céder toutes mes craintes aux eſpérances qu'on me donnoit.

A la première repréſentation, les trois premiers Actes ont obtenu de grands applaudiſſemens ; les deux derniers ont été moins heureux. La Critique s'eſt attachée aux acceſſoires de l'action, & à quelques détails, dont la correction n'a exigé qu'un trait de plume.

A la ſeconde & à la troiſième repréſentation, tout ce qu'on avoit repris ayant diſparu, la

Pièce entière a été applaudie ; mais au peu d'empreſſement du Public à venir s'occuper des intérêts de Rome & de l'Egypte, du ſort de l'Empire du Monde, & des malheurs où l'amour d'Antoine pour Cléopatre l'avoit précipité, j'ai ſenti qu'un ſujet de cette nature, diſpoſé ſur un plan où je m'étois preſcrit la plus grande ſimplicité, n'étoit pas de ſaiſon ; & j'ai cru devoir retirer ma Pièce.

Ce que j'en entends dire de conſolant pour moi, m'engage à la faire imprimer, ſatisfait d'un ſuccès d'eſtime, ſi je puis l'obtenir de ce petit nombre d'amis des Lettres, qui, dans le ſilence du cabinet, ſe livrent avec bienveillance au plaiſir de nous voir lutter contre les grandes difficultés de l'Art, & en ſurmonter quelques-unes.

Mon ſujet en étoit rempli ; & je les ai multipliées en faiſant paroître Octavie. Mais, ſoit l'intérêt qui l'anime, ſoit le caractère élevé, ſimple & modeſte, généreux & ſenſible que j'ai pris ſoin de lui donner, ſoit le reſpect religieux que témoignent pour elle & ſon époux & ſa rivale, il m'a ſemblé qu'on la trouvoit placée avec bienſéance vis-à-vis de l'un & de l'autre. Le ſeul reproche qu'on

m'ait fait à ſon égard, a été de l'avoir rendue trop généreuſe. Mais cette généroſité conſiſte à s'alarmer, pour Cléopatre, du déſeſpoir où vient de la faire tomber l'avis qu'elle a reçu d'un nouveau décret du Sénat, & à prier Octave de venir la calmer en l'aſſurant de ſon appui. J'ai penſé que dans une Romaine, & dans la plus vertueuſe des Romaines, la magnanimité pouvoit aller juſque là ſans effort; & s'il eſt rare qu'une femme s'intéreſſe pour ſa rivale, c'eſt qu'il eſt rare qu'une femme ait les ſentimens d'Octavie, comme il eſt rare qu'un homme ait les vertus de Regulus & de Caton. Dans les mœurs de la Tragédie, la vraiſemblance ne ſe réduit pas à ce que l'on voit tous les jours.

Une difficulté plus grande encore étoit, en deſſinant le caractère de Cléopatre, de la faire paroître digne de ce qu'Antoine avoit fait pour elle, & de concilier l'intérêt théatral avec l'opinion que l'Hiſtoire nous a tranſmiſe. J'ai cru pouvoir y réuſſir en lui donnant avec Octave tout l'art de la ſéduction, mais ſans autre motif que de ſauver Antoine, & ſans laiſſer le moindre doute ſur la ſincérité de ſon amour pour lui. Or, quand même ce ſeroit-là une légère altération de la vérité hiſtorique, rien de plus per-

mis en Poéſie. Mais quoi qu'en aient dit les Ecrivains du temps d'Auguſte & ceux qui les ont copiés, il eſt au moins douteux que Cléopatre, en ſe livrant à l'amour d'Antoine pour elle, n'eût que des vûes d'ambition. Plutarque lui-même n'a pas oſé dire que ſon amour fût une feinte. Il a peint ſa douleur & ſon déſeſpoir, après la mort d'Antoine, de la manière la plus touchante. Il la fait tomber aux genoux d'Octave, mais avec le ſein meurtri & le viſage déchiré. Il lui fait implorer ſa clémence, mais à deſſein d'obtenir de lui le temps de ſe donner la mort. Après lui avoir promis *de la traiter plus libéralement & plus magnifiquement qu'elle n'auroit pu l'eſpérer, il prit congé d'elle, & s'en alla*, dit-il, *penſant bien l'avoir trompée, mais étant bien trompé lui-même.* Ce témoignage eſt déciſif; mais ce qui l'eſt encore plus à mon avis, c'eſt de voir Cléopatre ſe donner la mort, plutôt que de tomber au pouvoir d'Octave, malgré les eſpérances dont il l'avoit flattée; & c'eſt ce dernier jour, *ce maître jour*, comme dit Montaigne, *ce jour juge de tous les autres*, qui m'a décidé ſur le caractère que je devois donner à l'amante d'Antoine. Pour lui, je n'ai pas eu de peine à le peindre fidèle-

ment ; & ſi l'on a trouvé que je l'ai ennobli, l'on a dû convenir au moins qu'en cela je n'ai fait qu'uſer du plus beau privilège de la Poéſie.

Quant aux détails que j'ai ſupprimés à la ſeconde repréſentation, je ne diſſimulerai pas que j'en regrette quelques-uns. Le vaſe dans lequel j'ai ſuppoſé, d'après l'Hiſtoire, que Cléopatre avoit renfermé les aſpics, n'a pas été préſenté ſur la ſcène d'une manière convenable. Mais une négligence dans la décoration n'empêche pas que ce terrible apprêt d'une mort violente & préméditée, ne ſoit tragique.

Dans cet endroit, on a critiqué

Un reptile eſt le Dieu qui vient me ſecourir.

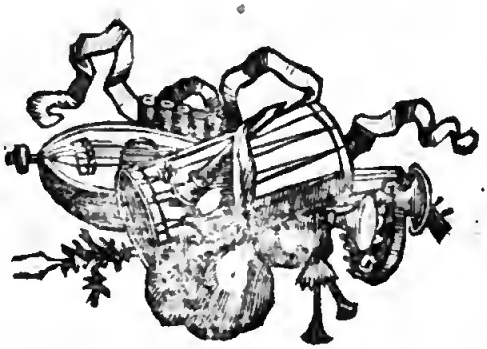
Mais *reptile* eſt un mot très-noble, très-poétique dans notre langue ; & qu'un *reptile* ſoit un *Dieu*, ce n'eſt pas même une métaphore dans la bouche d'une femme d'Egypte.

Je n'oſerai pas dire qu'il y ait eu de même trop de délicateſſe & de ſévérité à ne pouvoir ſouffrir que Ventidius, pour guérir ſon ami d'une paſſion funeſte, lui repréſentât Cléopatre comme une femme artificieuſe, & capable de le tromper. Rien de plus commun

ſur le Théatre que les ſoupçons d'infidélité, & celui-ci étoit motivé par l'opinion que Rome entière avoit de la Reine d'Egypte. La manière dont Octave lui-même expliquoit l'art qu'elle avoit mis à le flatter dans leur entrevue, étoit fondée ſur la même prévention; & ce moyen de détacher Antoine d'une femme qui le perdoit, m'avoit ſemblé d'autant plus tragique, qu'il ne ſervoit qu'à faire éclater ſon amour. Mais je ne puis que louer moi-même la répugnance du Public à voir un malheureux outragé dans l'objet qu'il aime, & une femme généreuſe & fidèle indignement noircie aux yeux de ſon amant. J'ai donc ſouſcrit ſans peine à l'une & à l'autre critique; mais ces coupures, en affoibliſſant les mobiles de l'action, en détruiſoient la vraiſemblance; & pour la rétablir, il a fallu changer quelques circonſtances du dénouement.

Du reſte, ce que ma déférence & mon reſpect pour le Public m'ont fait retrancher de mon Ouvrage, eſt peu conſidérable: ce qui m'en étoit cher a été épargné. Le caractère d'Antoine, celui d'Octave, celui d'Octavie, celui de Cléopatre même, & juſ-

qu'à celui de Ventidius ont été applaudis. Le tableau de l'état de Rome, les grands intérêts des deux rivaux, développés & balancés entre eux, enfin les funeſtes effets de la paſſion de l'amour, portée à ſon plus haut degré d'énergie & de violence, ont trouvé grace même aux yeux des Spectateurs les moins indulgens ; & en ſoumettant cet Ouvrage à un examen plus réfléchi, j'oſe eſpérer encore que je n'aurai point à regretter les ſoins & les veilles qu'il m'a coutés.



ACTEURS.

CLÉOPATRE, Reine d'Egypte.
ANTOINE.
OCTAVE.
OCTAVIE, ſœur d'Octave, Epouſe d'Antoine.
VENTIDIUS, Romain, Ami d'Antoine.
PROCULEIUS, Confident d'Octave.
CHARMION, Suivante de Cléopatre.
ÉROS, Affranchi d'Antoine.
Prêtres d'Iſis.
Chefs des troupes de Cléopatre.
Soldats Romains à la ſuite d'Octave.
Femmes Egyptiennes, Suivantes de Cléopatre.

Le lieu de la Scène eſt une ſalle du palais de Cléopatre, à Alexandrie.

CLÉOPATRE.

CLÉOPATRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, VENTIDIUS, *Prêtres d'Iſis, troupe de Guerriers, ſuite de Cléopatre.*

CLÉOPATRE.

PRÊTRES d'Iſis, la Terre aujourd'hui nous contemple.
Ce que j'attends de vous, j'en donnerai l'exemple :
C'eſt du courage. Allez vers ce peuple alarmé.
Dites-lui que le lâche eſt toujours opprimé ;
Qu'il s'agit de ſauver ſon honneur & ma gloire ;
D'effacer d'Actium l'affligeante mémoire,
D'intéreſſer l'Aſie au danger que je cours :
Dites-lui que vingt Rois m'ont promis leur ſecours ;

Et qu'enfin, quel que ſoit le péril qui m'aſſiége,
Un Héros me défend, & le Ciel me protége.
Vous, Guerriers, ſur ces murs veillez de toutes parts.
Antoine va bientôt parcourir nos remparts;
Allez l'attendre.

(*Les Prêtres & les Guerriers ſe retirent*).

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, VENTIDIUS, CHARMION, &c.

CLÉOPATRE.

ET toi, vers nous qui te ramène,
Brave & digne Romain?

VENTIDIUS.

Pardonnez, grande Reine.
Dans l'intérêt preſſant qui m'anime aujourd'hui,
Je demandois Antoine, & ne cherchois que lui.

CLÉOPATRE.

D'Antoine, en ce moment, la ſombre inquiétude
A beſoin du ſilence & de la ſolitude.
Il n'eſt pas temps encor d'annoncer ton retour.
Mais tu peux avec moi t'expliquer ſans détour.

VENTIDIUS.

Madame, un vieux Soldat farde mal ſa penſée;
Et l'oreille des Rois eſt aiſément bleſſée.

CLÉOPATRE.

Eſt-il temps qu'on me flatte? Hélas! la vérité
Ne luit à mes pareils que dans l'adverſité.

VENTIDIUS.

Le bonheur la dédaigne, & l'orgueil la redoute.

CLÉOPATRE.

Tu fus mon ennemi; tu l'es encor ſans doute.

VENTIDIUS.

Je ſuis l'ami d'Antoine, & non votre ennemi.

CLÉOPATRE.

Pour lui près des Romains, qu'as-tu fait?

VENTIDIUS.

J'ai gémi.

CLÉOPATRE.

Et Rome eſt inflexible?

VENTIDIUS.

Octave l'a gagnée.
Ou plutôt, contre vous juſtement indignée,
Et d'Antoine abattu n'oſant rien eſpérer,
A ſon rival heureux elle va ſe livrer.

CLÉOPATRE.

Ainſi, des Nations cette Reine inſolente,
Qui long-temps à ſes pieds vit la Terre tremblante,
Ce peuple qui marchoit ſur la pourpre des Rois,
Va ramper ſous Octave, & n'attend que ſes loix!

L'Univers eſt vengé.

VENTIDIUS.

Rome n'eſt plus, Madame.
Ce que n'ont pu le temps, ni le fer, ni la flamme,
Nos vices l'ont produit. O Céſar! ô Brutus!
Vous avez, dans la tombe, emporté nos vertus.

CLÉOPATRE.

Brutus avec Céſar! Quel indigne aſſemblage!

VENTIDIUS.

Madame, à deux Héros je rends un juſte hommage.
Céſar dompta le monde, & Brutus l'a vengé.
Si Brutus l'eût ſoumis, Céſar l'eût dégagé:
Le deſtin a tout fait. Ils ſont morts; & leur chute
A mille obſcurs Tyrans a laiſſé Rome en butte:
Reſtes pernicieux de ces fameux partis
Qui, pour la déchirer, de ſes flancs ſont ſortis.
Un Sénat, que ſon luxe a rendu mercenaire,
Un peuple dépravé, ſervile & ſanguinaire,
Des Grands, qui, de ce peuple infames ſuborneurs,
Par mille indignités s'élèvent aux honneurs:
Voilà Rome. Livrée à des paſſions viles,
Elle n'a plus l'orgueil de ſes guerres civiles;
Et le malheur des temps s'eſt accru juſque-là,
Qu'il nous fait regretter Marius & Sylla.
De tels hommes du moins honoroient leur patrie:
Elle étoit opprimée, & n'étoit point flétrie;
Mais perdant à la fois ſa gloire & ſon repos,
Rome a des oppreſſeurs, & n'a plus de Héros.

Un ſeul, ſi la prudence eût guidé ſon courage,
Pouvoit de ſa grandeur réparer le naufrage :
Le vengeur de Céſar avoit ſur nous des droits ;
Et Rome, enfin réduite à paſſer ſous des Rois,
Indigne d'être libre, eût du moins eu pour Maître
Celui que notre eſtime autoriſoit à l'être.
Mais d'un poiſon funeſte Antoine eſt enivré ;
Tandis qu'à d'autres ſoins utilement livré,
Avec cet art profond dont il fait ſon étude,
Octave en dévoument change la ſervitude,
Et d'une main légère enchaînant l'Univers,
Flatte Rome, & l'endort ſous le poids de ſes fers.

CLÉOPATRE.

Et l'on m'impute, à moi, la baſſeſſe de Rome !

VENTIDIUS.

Oui, vous l'avez perdue, en perdant un Grand Homme.
Connoiſſez-vous Octave, & quel eſt l'aſcendant
Que donne à ſa fortune un rival imprudent ?
Jamais l'ambition, dans un fourbe timide,
N'a pris, pour nous ſéduire, un maſque auſſi perfide.
Tyran ſouple & cruel, d'autant plus dangereux,
Qu'il ſe montre indulgent, affable, généreux ;
Suppléant par l'adreſſe au défaut du génie ;
De l'appareil des loix couvrant la tyrannie,
Et d'une bonté feinte employant les appas,
A captiver des cœurs qui ne l'eſtiment pas :
Tel eſt, grace à vos ſoins, celui que Rome encenſe,
Celui qui va monter à la toute-puiſſance.

Celui que vous donnez pour Maître à l'Univers.

CLÉOPATRE.

Achève, ajoute encore : & celui que tu ſers.

VENTIDIUS (*vivement*).

Vous m'y forcez, Madame ; & malgré moi je cède
A des calamités qui n'ont plus qu'un remède.

CLÉOPATRE.

Quel eſt-il ?

VENTIDIUS.

Un accord, qui, du moins pour un temps,
En impoſe aux Romains, & nous laiſſe....

CLÉOPATRE.

J'entends :
Je ſerai de la paix la victime & le gage.

VENTIDIUS.

Il faut que du péril Antoine ſe dégage.

CLÉOPATRE.

Et ma honte eſt la loi qu'on lui daigne impoſer ?

VENTIDIUS.

Octave veut le voir ; je l'y viens diſpoſer.
Mais que peut l'amitié contre un amour extrême ?

CLÉOPATRE.

On verra ſi l'amour ſait ſe vaincre lui-même.

VENTIDIUS.

Quoi ! vous !...

CLÉOPATRE.

Ami d'Antoine, as-tu jamais penſé
Que j'oppoſe à ſa gloire un amour inſenſé ?
Mon déſir le plus grand eſt de le rendre au monde.
Solitaire, & plongé dans ſa douleur profonde,
Je craindrois qu'à te voir il ne conſentît pas ;
Je vais l'y préparer. — Il porte ici ſes pas ;
Eloigne-toi : je veux lui parler la première.

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, ANTOINE.

CLÉOPATRE.

Vous me fuyez, Antoine !

ANTOINE.

Ah ! je fuis la lumière.
Actium ! jour funeſte ! opprobre de mes jours !
Ce que tu m'as fait perdre eſt perdu pour toujours.

CLÉOPATRE.

Hélas ! il eſt trop vrai : mes honteuſes alarmes
De ta main triomphante ont fait tomber les armes.
La peur d'être enchaînée à la ſuite d'un char,
Troubla, je l'avourai, la veuve de Céſar ;

Et ce trouble insensé me rendit trop coupable;
Mais de t'avoir trahi me croirois-tu capable?

ANTOINE.

Non, non, ce n'est pas vous que j'accuse; c'est moi;
Qui d'un aveugle amour suivant l'indigne loi,
Dans mon égarement ai perdu la victoire,
Et l'empire du Monde, & le soin de ma gloire.

CLÉOPATRE.

Votre rival, Octave, a fui devant Brutus.

ANTOINE.

Octave, à force d'art se passe de vertus;
L'adresse ou le bonheur lui tient lieu de courage:
Il sait, pilote habile, échapper à l'orage,
Maîtriser prudemment sa fortune & son cœur,
Et sur ses passions dominer en vainqueur.
Et moi, de tous mes sens trop malheureux esclave,
Victime d'un penchant mépriſé par Octave,
A mes fougueux désirs sans cesse abandonné,
De mes propres erreurs chaque jour étonné,
Et ne devant l'estime & du monde & de Rome
Qu'aux vertus d'un soldat, au courage d'un homme,
Si l'on m'impute encor jusqu'à des lâchetés,
Par quoi tant de défauts seront-ils rachetés?
Il n'est point de revers que mon cœur ne surmonte;
Mais la honte, grands Dieux!

CLÉOPATRE.

Vous, Seigneur, vous, la honte!

ANTOINE.

Et n'ai-je pas quitté mes aigles, mes vaiſſeaux ?
Ne m'a-t-on pas vu fuir avec vous ſur les eaux ?

CLÉOPATRE.

On vous a vu combattre à Pharſale, à Philippes ;
Chez le Parthe.

ANTOINE.

Et voilà comme tu les diſſipes ;
Ces chagrins accablans dont mon cœur eſt chargé.
O Cléopatre !

CLÉOPATRE.

Hélas ! que ce cœur eſt changé !

ANTOINE.

O d'un ſonge trompeur réveil épouvantable !
Tu vois d'un fol amour le terme inévitable :
Céſar, par ſes amis, eſt mort aſſaſſiné ;
Antoine, par les ſiens, périt abandonné.
Quel ſiècle ! quel empire ! il eſt digne d'Octave.

CLÉOPATRE.

Ah ! j'ai fait ton malheur.

ANTOINE.

Je t'aime, & je le brave.

CLÉOPATRE.

Il faut le réparer, Antoine, & m'en punir.
Ventidius arrive, Octave va venir ;

Il demande à te voir, & la paix va le ſuivre.

ANTOINE.

La paix!

CLÉOPATRE.

Au déſeſpoir tu ſens qu'elle me livre;
N'importe : il faut te vaincre, il faut m'abandonner.
Ne crains pas les ennuis qui vont m'environner;
Ton bonheur me ſuffit : il ſera mon ouvrage.
On connoîtra du moins ce cœur que l'on outrage.
Tu m'immolas ta gloire; & je veux, à mon tour,
Faire encor plus pour toi, t'immoler mon amour.

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, ANTOINE, VENTIDIUS.

CLÉOPATRE.

VENEZ, ami d'Antoine, & ceſſez de vous plaindre.
Son amour fit ſa honte; il conſent à l'éteindre.
La paix lui rend ſa gloire; il y doit conſentir.
Quels que ſoient les regrets que j'en puis reſſentir;
Il s'agit de ſauver un Héros que j'adore.
J'ai tout fait pour lui ſeul, je ferai tout encore.
Vous pouvez tout promettre & ne rien épargner.
Dès ce jour, s'il le faut, je renonce à régner.

ANTOINE.

Et voilà celle, ami, qu'on veut que j'abandonne!
Non, du Monde à ce prix eût-on mis la couronne,

Et dussé-je périr cent fois plus malheureux,
Je ferai digne au moins d'un cœur si généreux.
Porte à mes légions ma volonté suprême.
Dans leurs rangs, à leurs coups j'irai m'offrir moi-même,
Et les réduire au choix, ou de me secourir,
Ou de servir un lâche, en me faisant périr.

VENTIDIUS.

Ah! croyez.....

ANTOINE.

Je ne crois que l'amitié fidelle,
Qui fait sans balancer tout ce qu'on attend d'elle;
Qui sert un malheureux sans le faire rougir,
Et qui, dans le danger, commence par agir.

(*Antoine sort*).

SCÈNE V.

VENTIDIUS, CLÉOPATRE.

VENTIDIUS.

Est-ce-là l'inviter à sortir de sa chaîne?

CLÉOPATRE.

Et que puis-je de plus?

VENTIDIUS.

O redoutable Reine!

Eſt-ce avec ce langage & cet art ſéducteur
Que l'on éteint l'amour dans un ſenſible cœur?

CLÉOPATRE.

Faut-il, pour l'étouffer, que j'en paroiſſe indigne?

VENTIDIUS.

Plût aux Dieux!

CLÉOPATRE.

Et ſans doute à cet effort inſigne
Rome applaudiroit? Non, je n'ai point ſes vertus.
Sous le poids du malheur tu nous vois abattus,
Et mon cœur en ſubit l'épreuve la plus rude.
Mais par l'indifférence & par l'ingratitude,
S'il faut encourager Antoine à me haïr,
Non, jamais juſque-là je ne puis me trahir:
Et ſoit qu'en le perdant, ou je vive, ou je meure,
Je prétends qu'il m'eſtime, & je veux qu'il me pleure.
Son amour, qui cent fois m'a tout ſacrifié,
Du moins par mon amour ſera juſtifié.

VENTIDIUS.

Qu'il le ſoit donc, Madame, & par un ſacrifice
Qui détruiſe à nos yeux tout ſoupçon d'artifice.
Octavie en ces lieux arrive ſur mes pas.

CLÉOPATRE.

Octavie!

VENTIDIUS.

Une Cour ne l'environne pas;

Seule, obſcure, à ſa ſuite elle n'a qu'une eſclave.

CLÉOPATRE.

Octavie!

VENTIDIUS.

Oui, Madame, & de l'aveu d'Octave.

CLÉOPATRE.

J'ai peine à concevoir un tel abaiſſement.

VENTIDIUS.

Sa vertu l'accompagne & lui ſert d'ornement.
Conſentez à la voir, conſentez à l'entendre.

CLÉOPATRE.

Que veut-elle de moi? Que peut-elle en attendre?

VENTIDIUS.

De conſpirer enſemble à ſauver votre époux.
L'effort eſt digne d'elle, il eſt digne de vous.

CLÉOPATRE.

Qu'elle vienne.

(*Ventidius ſort*).

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, *ſeule.*

GRANDS Dieux! ſuis-je aſſez éprouvée?
A ſervir ma rivale on m'a donc réſervée!
Que réſoudre? que faire? où s'égarent mes vœux?
Je ſais ce que je dois; ſais-je ce que je veux?
Et toi, peux-tu vouloir que je te ſois ravie,
Antoine? On m'a vanté les charmes d'Octavie:
Elle a mille vertus, elle eſt digne de toi;
Mais eſt-elle ſenſible & tendre comme moi?
Cléopatre en beauté peut craindre une rivale;
Mais en amour, jamais elle n'aura d'égale.....
Que dis-je? Et n'eſt-ce pas cet amour effréné
Qui dans le précipice avec moi l'a traîné?
Quel abîme! & c'eſt moi qui l'y retiens encore!
Et loin de me haïr, le malheureux m'adore!
Dans l'oubli de lui-même il a pour moi vécu;
C'eſt moi qui, pour Octave, en fuyant l'ai vaincu.
Hélas! il eſt trop juſte, il n'eſt que trop poſſible
Qu'aux larmes d'Octavie il devienne ſenſible:
Tout parle en ſa faveur, tout parle contre moi,
Le paſſé, l'avenir, l'état où je le voi,
Les murmures d'un camp, les reproches de Rome,
Le cri des Nations, qu'intéreſſe un grand Homme.
Forçons-les de me plaindre, & du moins d'avouer
Que ce cœur, en victime, a ſu ſe dévouer.

SCÈNE VII.

OCTAVIE, CLÉOPATRE.

OCTAVIE (*en habit très-ſimple*).

DANS ce déguiſement ne ſoupçonnez, Madame,
Ni feinte, ni détour indigne de mon ame.
Je n'ai, même avec vous, rien à diſſimuler.
Le Ciel, des mêmes feux, nous condamne à brûler;
Et mon fatal amour excuſe aſſez le vôtre!
Oublions-les, Madame; ou plutôt l'un & l'autre,
En faveur d'un Héros, preſſons-les de s'unir.
Octave, à ma prière, en ces lieux va venir:
Tout conſpire à la paix; n'y ſoyez pas contraire.
Laiſſez-moi déſarmer mon époux & mon frère.
Ne changeons pas ces murs en de vaſtes tombeaux,
Et d'une guerre impie éteignons les flambeaux.
Après cela, qu'Antoine ou ſe rende à mes larmes,
Ou, de nouveau, ſe livre au pouvoir de vos charmes;
C'eſt un ſoin trop indigne & de vous & de moi:
On aime foiblement lorſqu'on aime pour ſoi.
Cependant, ne craignez d'une paix généreuſe
Aucune loi, pour vous, injuſte ou rigoureuſe,
Et de vous-même ici laiſſez-moi prendre ſoin.

CLÉOPATRE.

De moi, Madame! Non, il n'en eſt pas beſoin.
Jamais, à vos bontés, Cléopatre importune,
Ne vous affligera du ſoin de ſa fortune.
Seulement, daignez voir d'un œil moins prévenu,
Ce cœur, qui, tel qu'il eſt, ne vous eſt pas connu.

Chez un peuple, où les loix donnent tout à la force ;
Où le plus vain caprice autoriſe au divorce ;
J'ai penſé qu'un Héros, qui tenoit dans ſes mains
Les rènes de l'Empire & le ſort des humains,
L'aſſocié d'Octave à la grandeur ſuprême,
Avoit pu librement diſpoſer de lui-même.
Antoine, je l'avoue, a rompu de beaux nœuds !
Je le trouve coupable autant que malheureux.
Mais ſi pour moi, Madame ; il eût quitté Fulvie,
Ou telle autre Romaine au deſſous d'Octavie,
Aimé de Cléopatre, il auroit pu, je crois,
S'allier, ſans rougir, au plus beau ſang des Rois ;
Et malgré tout l'orgueil que Rome nous étale,
Des filles d'un Conſul je me croirois l'égale.
Ainſi du moins Céſar a daigné le penſer :
C'eſt lui qui de vos loix m'a voulu diſpenſer.
On imite Céſar ſans ſe faire une injure.
Mais qui peut envers vous excuſer le parjure ?
Pour ce crime d'Antoine il n'eſt point de couleur,
Et je ſens qu'il a trop mérité ſon malheur.
Réparons à la fois ſon malheur & ſon crime,
Moi, Madame, en cédant au deſtin qui m'opprime ;
Et vous, en reprenant ſur un cœur abattu
Des droits que n'eût jamais dû perdre la vertu.
Mais il faut à ſes yeux vous dérober encore,
Madame, & me laiſſer un ſoin dont je m'honore.

OCTAVIE.

Je m'y livre, Madame, & me fais une loi
De ne craindre de vous rien d'indigne de moi.

ACTE

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, VENTIDIUS.

VENTIDIUS.

Vous résistez en vain. Le zèle qui me presse;
Vous fût-il odieux, vous poursuivra sans cesse.
Le seul nom de la paix révolte votre cœur;
Mais Octave est Romain.

ANTOINE.

Mais il est mon vainqueur.

VENTIDIUS.

Mais il peut accabler l'ennemi qu'il embrasse.

ANTOINE.

Me proposer la paix c'est donc m'offrir ma grace?
Y serois-je réduit?

VENTIDIUS.

Tout est désespéré.

ANTOINE.

Hé bien, il faut mourir.

VENTIDIUS.

Mourir déshonoré!

ANTOINE.

Que dis-tu ?

VENTIDIUS.

Que l'amour & ſes molles délices ;
Ont de ce front guerrier ſouillé les cicatrices ;
Que d'un nouvel éclat vous pouvez les couvrir ;
Que votre gloire, enfin, vous défend de mourir.
Avouez-le : la paix qu'Octave vous propoſe,
Vous révolte bien moins que la loi qu'elle impoſe.
D'un lien enchanteur il faut vous détacher,
Des bras de Cléopatre il faut vous arracher ;
Et l'amour en fierté changeant votre foibleſſe,
Rend honteuſe à vos yeux une paix qui le bleſſe.
Rappellez *Actium*, & voyez....

ANTOINE.

Hé bien ? quoi ?
Une femme troublée, & qui cède à l'effroi !
Mais pour les grands périls leur ame eſt-elle faite ?
Avoit-elle, en fuyant, dû prévoir ma défaite ?
Devoit-elle, en fuyant, m'entraîner ſur les mers ?
Mon amour me perdit ; & dans tout l'Univers
Cet amour n'a trouvé qu'un Juge inexorable :
C'eſt que, dans l'Univers, rien n'y fut comparable,
C'eſt que, dans l'Univers, rien ne peut s'égaler
A celle à qui l'amour m'a fait tout immoler.
L'Empire étoit à moi, j'en étois idolâtre ;
Il ne put dans mon cœur balancer Cléopatre.
J'ai tout quitté pour elle, Octave a tout ſoumis :
J'ai perdu mes vaiſſeaux, mes ſoldats, mes amis ;
Cléopatre me reſte, & nous bravons enſemble
Tout ce qui, ſous le ciel, contre nous ſe raſſemble.

VENTIDIUS.

Périſſez, malheureux : vous l'aurez mérité.
Ah ! qu'on s'aveugle ainſi dans la proſpérité,
J'y conſens. Mais au fort du danger qui vous preſſe,
Eſt-il temps d'écouter une folle tendreſſe ?
Pourquoi dans ce moment vous laiſſer accabler ?
Tant que vous reſpirez, Octave doit trembler,
Il le ſait ; cependant, au ſein de la victoire,
Par un trait de grandeur il couronne ſa gloire.
Voulez-vous concourir à le juſtifier,
Et nous forcer vous-même à vous ſacrifier ?
Il nous importe peu qu'à l'amour d'une Reine
Vous ayez immolé l'amour d'une Romaine :
Aimez, puiſque l'amour a pour vous tant d'appas ;
Une Reine, — une eſclave ; & ne le ſoyez pas.
On n'a point dans un camp l'auſtérité de Rome,
Autrement qu'au Sénat on y juge un grand Homme ;
Et pour prix de la gloire, on permet qu'un Héros
Reſpire en liberté dans les bras du repos.
Mais ſi dans le repos ſa grande ame s'oublie,
Si le plaiſir endort ſa valeur amollie,
L'objet de ſon amour, fût-il du ſang des Dieux,
Funeſte à l'Univers, lui devient odieux.

ANTOINE.

Ah ! qu'au lieu d'exiger de ce cœur trop ſenſible
Un effort inutile, un effort impoſſible,
On me préſente encor des dangers à courir,
Avec l'eſpoir de vaincre, ou l'honneur de périr ;
On verra ſi l'amour a briſé mon courage,
Si d'un cœur abattu mon malheur eſt l'ouvrage,

Et ſi j'ai de la gloire oublié le chemin;
Ou ſi je ſais combattre & mourir en Romain.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, OCTAVIE, ANTOINE, VENTIDIUS.

CLÉOPATRE.

SEIGNEUR, je vous immole & ma gloire & ma vie,
Et moi-même en vos bras je remets Octavie.

ANTOINE.

Dieux! que vois-je?

OCTAVIE.

Seigneur, je tombe à vos genoux.

ANTOINE.

Vous, Madame, en ces lieux!

CLÉOPATRE, *à Ventidius.*

Viens, ſuis-moi.

SCÈNE III.

ANTOINE, OCTAVIE.

ANTOINE.

LEVEZ-VOUS.
Dans quel indigne état vous vois-je ici paroître?

OCTAVIE.

Ce Palais, à mon nom, ſe fût fermé peut-être;

Et juſqu'à mon époux j'ai voulu pénétrer.

ANTOINE.

Ah ! moi-même à vos yeux puis-je encor me montrer ?
J'ai trahi la vertu, la beauté, la tendreſſe ;
J'ai ſuivi de mes ſens l'impétueuſe ivreſſe,
Et le feu le plus pur, dans mon cœur allumé,
A fait place à l'ardeur dont je ſuis conſumé.
Plaignez un inſenſé, plaignez un miſérable,
Qui porte dans ſon ſein une plaie incurable,
Que l'amour a perdu, que l'amour fait périr,
Et qui meurt ſans pouvoir, ni vouloir en guérir.

OCTAVIE.

Oublions vos erreurs, oublions mon injure.
Ce n'eſt point un Amant infidèle & parjure
Que je viens délivrer d'un charme dangereux :
Ma gloire eſt de ſauver un Héros malheureux ;
Et je ne veux de lui que la foible eſpérance
D'un changement, hélas ! loin de toute apparence,
Mais qu'enfin ſur un cœur le temps peut opérer.

ANTOINE.

Je ne promettrai rien que je n'oſe eſpérer,
Et ſur-tout jamais rien qui ſente la contrainte.
Foible contre l'amour, mais fort contre la crainte ;
Vous me voyez, Madame, interdit & troublé ;
D'un ſeul de vos regards je parois accablé,
Je le ſuis ; mais tranquille au milieu de l'orage ;
Si je ſuis menacé, je reprends mon courage.
C'eſt en vain que le Phare, entouré de vaiſſeaux ;
Voït au loin, ſous ces murs, l'appareil des aſſauts

Avant la fin du jour on me verra paroître ;
Et mes aigles vers moi revoleront peut-être.
Dès long-temps à me ſuivre ils ſont accoutumés.
Mon malheur n'eſt pas tel que vous le préſumez ;
Et ſi c'eſt à mon ſort que vous donnez des larmes ;
Madame, eſpérez mieux du ſuccès de mes armes,
Et ne déguiſez plus, ſous un front ſuppliant,
D'un vainqueur orgueilleux l'avis humiliant.

OCTAVIE.

Je ne déguiſe rien. Je ſuis épouſe & mère.
Au nom de mes enfans j'avois fléchi mon frère ;
Au nom de mes enfans j'implorois mon époux.

ANTOINE.

Sœur d'Octave, ſon cœur eſt-il connu de vous ?

OCTAVIE.

Je le crois.

ANTOINE.

Dans ce cœur apprenez mieux à lire.
Il ſait, de mon amour, juſqu'où va le délire.
Il ſait que, dans l'ardeur dont je ſuis dévoré,
On n'abandonne point un objet adoré ;
Que j'ai trop de fierté pour m'abaiſſer à feindre ;
Que je ne puis enfin ni l'aimer ni le craindre ;
Mais il veut, s'il m'accable, avoir à publier
Que ſa ſœur a voulu nous réconcilier ;
Que je l'ai rebutée ; & que, dans mon ivreſſe,
Du plus cruel mépris j'ai payé ſa tendreſſe.

Ainſi, Madame, ainſi ſon art inſidieux
Vous fait ſervir vous-même à me rendre odieux.

OCTAVIE.

Moi !

ANTOINE.

Vous ne ſavez pas les maux que vous me faites.
Oui, c'eſt en admirant des vertus ſi parfaites,
Qu'on m'accuſe moi-même avec tant de noirceur.
Octave a contre moi les larmes de ſa ſœur;
Et toujours reſpectable & chère aux yeux de Rome,
Pour m'y faire abhorrer il ſuffit qu'on vous nomme.

OCTAVIE.

Malheureuſe Octavie !

ANTOINE.

Ah ! le deſtin jaloux
Me vend cher, croyez-moi, le nom de votre époux.

OCTAVIE.

Quel eſt donc à vos yeux mon crime involontaire ?
J'ai vécu loin de vous obſcure & ſolitaire,
Sans laiſſer éclater ni plainte ni regret.
Quelquefois j'ai pleuré, mais toujours en ſecret.
Mon frère a vu pour vous mes trop juſtes alarmes;
Mais jamais dans ſon ſein je n'ai verſé mes larmes.
J'ai fait gloire avec lui d'oublier mon malheur;
J'ai mis tout mon courage à cacher ma douleur;
Aux yeux de mes enfans je l'ai diſſimulée;
Et ſi par mes ſoupirs quelquefois décélée,
Elle a troublé la paix de leur cœur innocent;
Je n'ai dit qu'un ſeul mot : *Votre père eſt abſent.*

Leur voix ſans ceſſe aux Dieux redemande leur père;
Et de le voir bientôt dans les bras de leur mère,
Je n'ai pu me réſoudre à leur ôter l'eſpoir.

ANTOINE (*violemment agité*).

Laiſſez-moi.

OCTAVIE.

C'eſt pour vous un tourment de me voir!
Ah! vous me haïſſez.

ANTOINE.

Je hais ma deſtinée.
Mais fût-elle à me perdre encor plus obſtinée,
Déjà trop malheureux d'avoir pu vous trahir,
Me croyez-vous injuſte au point de vous haïr?
Je ſuis honteux de voir & le jour & vous-même;
Je chéris mes enfans, je vous plains, je vous aime;
J'euſſe été trop heureux dans des liens ſi doux;
Mais je me ſens indigne & du jour & de vous.

OCTAVIE.

De ce cœur déchiré loin d'aigrir la bleſſure,
Je veux que mon amour le calme & le raſſure.
Votre malheur m'afflige & ne peut m'offenſer.
D'autres yeux que les miens ont mieux ſu vous bleſſer.
Les femmes, qui dans Rome ont été mes modèles,
A des devoirs ſacrés auſtèrement fidèles,
M'ont appris à brûler d'une pudique ardeur,
A porter ſur le front une ſainte candeur:
Compagne d'un époux, à ſes loix aſſervie,
Lui complaire & l'aimer fut tout l'art d'Octavie;

Et mon timide amour a de trop foibles traits
Pour triompher d'un cœur ſéduit par mille attraits:
J'y renonce. Mais vous, quand la gloire demande
Qu'un Héros, un moment, à ſes déſirs commande,
Voyez-vous de la honte à paroître un moment
Bon père, tendre époux? je ne dis pas Amant;
Vous ſerez libre un jour.

ANTOINE.

Je le ſuis, je veux l'être.

OCTAVIE.

Et ſi de vos deſtins on vous laiſſe le maître?

ANTOINE.

Alors tout eſt poſſible.

OCTAVIE.

Hé bien, j'en ſuis garant.

ANTOINE.

Octave eſt trop habile, & n'eſt pas aſſez grand.

OCTAVIE.

Je vous réponds de lui; répondez de vous-même.

ANTOINE.

Attendez-le en ces lieux, Madame; & s'il vous aime,
Obtenez qu'avec moi, modeſte & généreux,
Il penſe, avec reſpect, que je ſuis malheureux.

OCTAVIE.

C'en eſt aſſez. J'eſpère obtenir de la Reine
Qu'honorant aujourd'hui la grandeur ſouveraine ;
Elle m'aide à calmer, après tant de revers,
Deux cœurs, dont la diſcorde embraſe l'Univers.

(*Octavie ſort*).

SCÈNE IV.

ANTOINE, VENTIDIUS.

ANTOINE.

O VERTU ! peut-on être inſenſible à tes charmes ?

VENTIDIUS.

Elle ſort affligée & les yeux pleins de larmes.
Eſt-ce un dernier adieu ?

ANTOINE.

Va, tu ſera content.
Va retrouver Octave, & dis-lui qu'on l'attend.

(*Ventidius ſe retire*).

SCÈNE V.

ANTOINE, *ſeul*.

QUEL combat ! d'un côté, la candeur, l'innocence,
De l'indulgent amour le charme & la puiſſance ;
De l'autre, un dévoument ſi généreux, ſi beau,
Qu'il mépriſe le trône & brave le tombeau !

Quelle Amante ! où jamais a-t-on vu ſon égale ?
Dans mes bras elle-même elle a mis ſa rivale ;
Elle, qui n'a jamais entendu ſans effroi
Ce nom, que mes remords m'arrachoient malgré moi !
Quel courage ! & combien mon cœur ſeroit coupable,
Si de l'abandonner je me ſentois capable !

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, ANTOINE.

CLÉOPATRE.

QU'AVEZ-VOUS réſolu ?

ANTOINE.

Rien de honteux pour moi.
Si j'accède à la paix, j'en dicterai la loi ;
Et ſi l'heureux Octave, à force d'artifice,
Croit enfin m'arracher un dernier ſacrifice,
Il le paîra ſi cher, que l'Univers ſurpris
Avoûra que j'ai dû l'acorder à ce prix.

CLÉOPATRE.

Antoine, c'eſt aſſez d'une paix glorieuſe.

ANTOINE.

Oui, mais ſi pour vous-même elle eſt injurieuſe ?

CLÉOPATRE.

Hé bien, je rentrerai dans la foule des Rois.
On dira qu'Octavie avoit ſur vous des droits.

On dira qu'à vos yeux ſa tendreſſe, ſes larmes,
Sa beauté (j'y conſens) ont repris tous leurs charmes,
Et que loin d'elle, enfin, quelque temps égaré,
Antoine, en la voyant, aura tout réparé.

ANTOINE.

Tant de force, grands Dieux, avec tant de tendreſſe!
Cléopatre! eſt-ce là cette ardeur, cette ivreſſe,
Qui t'élevant toi-même au deſſus des revers,
Te faiſoit, comme à moi, mépriſer l'Univers?
Serois-je moins aimé? ſerois-tu moins ſenſible?

CLÉOPATRE.

Tu ne croiras jamais ce changement poſſible.

ANTOINE.

Mon malheur l'a produit.

CLÉOPATRE.

Il a dû m'éclairer.
Mais ſur mes ſentimens il faut te raſſurer.
Octave doit venir. Qu'une paix favorable
Faſſe entre vous, du monde, un partage honorable,
Et qu'à rompre des nœuds que vos loix ont proſcrits,
Ta gloire te condamne; il le faut, j'y ſouſcris,
Et quel que ſoit mon ſort, tu m'y vois réſolue.
Mais s'il oſe affecter la puiſſance abſolue,
S'il oublie avec toi qu'il n'eſt qu'un Triumvir,
S'il oſe, en Souverain, te parler de ſervir,
Souviens-toi que Céſar, bien plus digne de l'être,
Ne put forcer Caton à ſe donner un Maître,

Que le Nil, comme Utique, a des tombeaux ouverts,
Et qu'on eſt chez les morts à l'abri des revers.

ANTOINE.

O Romains ! d'une femme eſt-ce là le langage ?
Cléopatre ! O combien ce diſcours me ſoulage !
Le voilà, ce grand cœur tant de fois éprouvé.
Je tremblois de le perdre, & je l'ai retrouvé.

CLÉOPATRE.

Une paix noble, & juſte, une mort libre & prompte ;
Nous mettent, l'une & l'autre, à l'abri de la honte ;
Et je vois l'avenir avec un œil ſerein,
Pourvu que l'avenir, ſur vos tables d'airain,
Ne liſe pas ces mots, ces mots pleins d'inſolence :
Octave ſur Antoine exerça ſa clémence....
Tu frémis.... Tout un Peuple eſt encor ſous ta loi.
Il combattit Céſar ; il peut vaincre avec toi.

ANTOINE.

Que peut, hélas, pour moi, ton Egypte alarmée ?
Contre elle, en ce moment, Rome entière eſt armée.

CLÉOPATRE.

Ne comptes-tu pour rien, dans ces extrémités,
La foibleſſe d'Octave & ſes perplexités ?
Que dis-je ? & ces Romains, compagnons de ta gloire,
Qui de tes longs travaux rappelant la mémoire,
La rougeur ſur le front, le regret dans le cœur,
Suivent en gémiſſant les drapeaux du vainqueur ;
Doutes-tu, quand ta voix frappera leur oreille,
Que leur vieille amitié ſoudain ne ſe réveille ?

Ils ne t'ont point quitté ; c'eſt toi qui les a fuis ;
Et que leur Chef paroiſſe, ils ſeront ſes appuis.

ANTOINE.

Et ſi l'adverſité les a rendus timides ?

CLÉOPATRE.

Alors notre eſpérance eſt dans ces pyramides.
Là, parmi des tombeaux j'irai me retrancher ;
Et ſi tu veux mourir, tu viendras m'y chercher.
Sur nos murs cependant va porter l'aſſurance.
Que le cœur du ſoldat s'élève en ta préſence ;
Et qu'Octave, en entrant, obſerve à chaque pas
Le calme du courage, ou l'ardeur des combats.

ANTOINE.

Viens, toi-même, à ton Peuple inſpirer ta grande ame.
Au feu de tes regards que la gloire l'enflamme,
Et qu'en voyant ſa Reine, il ſente, comme moi,
Que rien n'eſt impoſſible à qui combat pour toi.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

OCTAVE, OCTAVIE, *ſuite d'Octave.*

OCTAVE.

MA ſœur, c'en eſt aſſez. Je l'attends; & j'eſpère
Rendre à Rome un Héros, à vos enfans un père.
Je l'aimai, je le plains: je vois avec douleur
Qu'il eſt encor aigri par l'excès du malheur;
Je ſaurai l'épargner. Je veux, par la clémence,
Qu'aujourd'hui mon triomphe & mon règne commence.
A me voir, à m'entendre allez le diſpoſer.

OCTAVIE.

Cléopatre à nos vœux ceſſe de s'oppoſer:
Elle a daigné me voir ſans dépit & ſans haine;
Et dans ſon dévoûment digne d'une Romaine,
J'admire ſon courage autant que ſa douceur.
Vous l'allez voir. Vers elle acquittez votre ſœur.
Songez que dans le rang où le deſtin l'a miſe,
A nos ſévères loix elle n'eſt point ſoumiſe;
Et qu'un objet, long-temps par Céſar adoré,
Par vous, dans ſon malheur, a droit d'être honoré.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE *& ſa ſuite*, OCTAVE *& ſa ſuite.*

CLÉOPATRE.

QUOI Seigneur ! au milieu du tumulte des armes ;
Dans des murs ennemis vous entrez ſans alarmes !
Tout reſpire la paix ſur votre front ſerein :
J'y cherche en vain l'orgueil du pouvoir ſouverain ;
Et ſur un même char, guidé par la Victoire,
La Clémence eſt aſſiſe à côté de la Gloire.
Ainſi, des Nations lorſque vous diſpoſez,
L'amour eſt le tribut que vous leur impoſez !
Je ne m'étonne plus ſi la Terre inclinée
Baiſe à genoux la main qui la tient enchaînée,
Et ſi les Dieux, témoins d'un empire ſi doux,
Du ſoin de l'Univers ſe repoſent ſur vous.

OCTAVE.

Antoine eſt malheureux ; c'eſt à moi de le plaindre.
Je ſais le reſpecter en ceſſant de le craindre,
Madame ; & ſon vainqueur ſe ſouvient aujourd'hui
Qu'il apprit à combattre en triomphant ſous lui.
Je viens lui rappeler le ſaint nœud qui nous lie,
Ses devoirs, ſes ſermens. Le reſte, je l'oublie.
Vous le dirai-je enfin ? la paix dépend de vous.
Octavie eſt ma ſœur, Antoine eſt ſon époux :
Tout réclame les droits de cet hymen auguſte ;
Mais vous aimez, Madame, & l'amour eſt injuſte.

CLÉOPATRE.

CLÉOPATRE.

J'aime, & j'en fais l'aveu ſans honte & ſans douleur.
Le remords naît du crime & non pas du malheur.
Je connois de vos mœurs la rigueur inflexible :
Mais pour être Romain, faut-il être inſenſible ?
Céſar, qui de la gloire a bien connu le prix,
N'ayoit point pour l'amour ce ſuperbe mépris.
Et quelle ame guerrière, aux travaux endurcie,
Par le plaiſir d'aimer ne fût point adoucie ?
C'eſt ce mélange heureux de force & de bonté
Qui rapproche un mortel de la Divinité :
C'eſt par-là qu'à mes yeux Antoine eut tant de charmes,
Comme Céſar, terrible au milieu des alarmes,
Comme lui doux & tendre à l'ombre du repos,
Et non moins digne Amant qu'intrépide Héros.
Trop heureux, il eſt vrai, s'il ne m'eût point ſuivie !
Hélas ! nous ſommes loin d'être dignes d'envie.
Cette ville, mon peuple, encor quelques vaiſſeaux,
Quelques amis, peut-être, épars ſous vos drapeaux,
Et que peut ramener un moment favorable :
Voilà de ſa grandeur le reſte déplorable.
Mais je l'aime, il m'adore ; il ſe laiſſe flatter
De quelques vains projets qu'on dit près d'éclater ;
Et l'amour & l'eſpoir élevant ſon courage,
Il croit toucher au port au moment du naufrage.

OCTAVE.

Et comment à ſa perte auroit-il échappé ?
De toutes parts, Madame, il eſt enveloppé.

CLÉOPATRE.

Hélas, Seigneur ! en vain ſon péril me tourmente.
Daigne-t-il écouter les frayeurs d'une Amante ?

Il me croit trop timide : il ſe laiſſe éblouir
D'eſpérances qu'un jour peut faire évanouir.
A de trompeurs avis je crains qu'il ne ſe livre.

OCTAVE.

Quels avis, quels conſeils lui reſte-t-il à ſuivre,
Que ceux de la prudence & de l'adverſité?

CLÉOPATRE.

Lui, Seigneur! obéir à la néceſſité!
Plût aux Dieux! mais ſans ceſſe on le flatte, on l'anime.
Pour lui, des légions on lui vante l'eſtime,
Leur amour, leur regret de l'avoir délaiſſé.
Que ſais-je? à ſon eſprit rappelant le paſſé,
Il ne fallut, dit-on, qu'une attaque rapide
Pour entraîner vers lui tout le camp de Lépide;
Et l'on veut que pour lui toujours prête à changer,
La fortune l'attende au plus fort du danger.

OCTAVE.

Et qui peut lui donner cette aveugle eſpérance?

CLÉOPATRE.

C'eſt, dit-il, (& ſans peine il en croit l'apparence)
Tout ce que Rome encor a de cœurs vertueux.
Jugez, ſur un courage ardent, impétueux,
Ce que de tels avis doivent enfin produire.
A vous perdre l'un l'autre on voudroit vous réduire.
Votre concorde effraie : on voit Rome en danger;
Et des proſcriptions on cherche à ſe venger.
Préſervez votre ami de tomber dans le piége.
C'eſt le même péril qui tous deux vous aſſiége :

L'un par l'autre affoiblis, on peut vous accabler;
Réunis & d'accord, vous ferez tout trembler.
Diſſipez ſon erreur, ménagez ſa foibleſſe:
Que la paix vous honore, & n'ait rien qui le bleſſe;
C'eſt aſſez, j'y conſpire, & vais lui déclarer
Qu'il s'agit de tout perdre, ou de tout réparer.

OCTAVE.

Cléopatre conſent qu'Antoine l'abandonne!

CLÉOPATRE.

Eſt-ce l'heureux Céſar que ce prodige étonne?
Pourquoi ſerois-je, hélas! plus rebelle à vos loix
Qu'un peuple de Héros, & qu'un Sénat de Rois?
Non, Seigneur, vous ferez, j'oſe vous le prédire,
Même au ſang des Brutus adorer votre empire.
Rome oublîra pour vous ſa triſte liberté,
Le Sénat ſon orgueil, les Tribuns leur fierté:
Heureux, ſi trop ſéduits par ce doux eſclavage,
En perdant l'âpreté de leur vertu ſauvage,
Ils n'apprennent bientôt, ſerviles conquérans,
Sous le meilleur des Rois, à ſouffrir des Tyrans!
Rempliſſez vos deſtins: je n'y mets plus d'obſtacle.
Et qu'aujourd'hui la paix donne au Monde un ſpectacle
Digne de vous, Octave, & fait pour annoncer
Le règne intéreſſant que je vois commencer.

SCÈNE III.

OCTAVE, PROCULEIUS.

OCTAVE.

JE demeure interdit. C'eſt donc là cette femme
Qui ſut de Céſar même aſſervir la grande ame?
Dangereuſe beauté! Je ne concevois pas
Le pouvoir que l'amour donnoit à ſes appas;
Je le conçois enfin. Mais ce grand ſacrifice,
Eſt-ce effort de courage, inconſtance, artifice?....
Ah! ce que j'ai prévu n'eſt que trop avéré.
Non, pour Antoine, encor rien n'eſt déſeſpéré.
Pour lui, dans ſon malheur, il a ſa renommée:
On l'eſtime, on le plaint juſque dans mon armée.
J'ai vu tous ſes amis, ou vaincus, ou gagnés,
Embraſſer mon parti, de ſa fuite indignés;
Mais tous ces vieux Guerriers ſe connoiſſent en hommes,
Et ſouvent mieux que nous ils ſavent qui nous ſommes.
Chez le Parthe, ils l'ont vu Général & Soldat,
Le dernier au repos, le premier au combat,
Toujours infatigable, & toujours intrépide,
Dans un climat ſauvage & ſous un ciel aride,
En ſouffrant avec eux leur apprendre à ſouffrir,
S'endurcir à ſes maux, ſur les leurs s'attendrir,
Et grand dans ſa retraite, autant qu'habile & ſage,
A travers les dangers leur frayer un paſſage.
Ils ſont accoutumés à le voir tour à tour
Eſclave de la gloire, eſclave de l'amour,

Aſſemblage inoui de force & de foibleſſe,
S'élancer ſur ſon char du ſein de la molleſſe;
Et paſſer tout à coup, extrême en ſes déſirs,
Des plaiſirs aux travaux, des travaux aux plaiſirs.
Ils l'attendent peut-être au pied de ces murailles;
Et lorſqu'ils le verront au milieu des batailles,
Tel qu'autrefois Pharſale & Philippes l'ont vu,
Je crains pour ma fortune un revers imprévu.
Diſſimulons. Autant mon armée eſt flottante,
Autant dans mon parti Rome entière eſt conſtante:
Le Sénat m'eſt vendu, le peuple m'eſt ſoumis;
Et c'eſt là que l'attend un monde d'ennemis.
Il vient. De ma faveur va flatter Cléopatre.

SCÈNE IV.

OCTAVE, ANTOINE, *& leur ſuite.*

OCTAVE.

LE ſort pour m'élever s'obſtine à vous abattre;
Mais au ſein du bonheur, je n'ai point oublié
Les noms ſacrés d'ami, de parent, d'allié.

ANTOINE.

Octave, laiſſons-là l'amitié, l'alliance:
Gardons pour la tribune une vaine éloquence.
Le vulgaire ébloui ſe prend à ces appâts;
Mais nous nous connoiſſons, ne nous contraignons pas.

(*Ils font ſigne à leur ſuite de ſe retirer*).

Vous voulez que la paix nous rende l'un à l'autre;
J'y conſens. Balançons ma fortune & la vôtre.

Un délire funeſte a frappé mes eſprits.
Vous avez de mon camp raſſemblé les débris :
Mes ſoldats devant vous m'ont vu prendre la fuite ;
A ſuivre vos drapeaux leur valeur s'eſt réduite.
N'en ont-ils dans le cœur ni honte ni regret ?
Le temps nous apprendra cet important ſecret.
Juſque-là, Rome en vain vous appelle à l'Empire :
Je doute que la Thrace, & la Grece, & l'Epire,
Que le Germain, l'Ibère, & ces braves Gaulois
Se preſſent d'accourir au devant de vos loix,
Et qu'à votre ſeul nom, dans ſes déſerts ſauvages,
Le Numide tremblant vous cède ſes rivages.
Quoi qu'il en ſoit, l'Aſie eſt encore en ſuſpens ;
Et du commun danger inſtruits à mes dépens,
Du Nil à l'Helleſpont, vingt Rois, ligués enſemble,
Ne demandent en moi qu'un Chef qui les raſſemble :
Le Syrien, l'Arabe, & le Parthe alarmés,
Ne ſont point aſſervis, ne ſont point déſarmés ;
Et par eux, entre nous, la guerre plus égale,
Peut retracer Philippe & rappeler Pharſale.
Après cela, parlez, mais parlez ſans détour.

OCTAVE.

Qui nous a diviſés ?

ANTOINE.

L'ambition.

OCTAVE.

L'amour.

Octavie eſt ma ſœur : vous l'avez offenſée.

ANTOINE.

Et qu'importe à ſa gloire une flamme inſenſée ?

Non, à tant de vertus rien n'eſt injurieux.
Sa conſtance a rendu ſon malheur glorieux :
Elle en eſt plus touchante ; elle en eſt plus augu.
Ma honte eſt à moi ſeul, & je ſens qu'elle eſt juſte.
Mais par un grand effort je puis me ſignaler.
Voulez-vous l'obtenir ? voulez-vous m'égaler ?
L'un & l'autre, à l'envi, montrons-nous magnanimes ;
D'un orgueil tyrannique abjurons les maximes ;
Tous deux uſurpateurs & tous deux inhumains,
Tous deux ſouillés des pleurs & du ſang des Romains,
Etouffons tant d'horreurs dans leur ſource féconde ;
Avec la liberté rendons la paix au Monde ;
Renvoyons au Sénat vos drapeaux & les miens,
Et paroiſſons à Rome en ſimples citoyens.

OCTAVE.

Quel accord ! Eſt-ce à moi qu'Antoine le propoſe ?

ANTOINE.

Oubliez-vous la loi qu'à ce prix je m'impoſe ?

OCTAVE.

Nous ! devant le Sénat paroître déſarmés !

ANTOINE.

Pourquoi de ſon aſpect ſerions-nous alarmés ?

OCTAVE.

Et ne voyez-vous pas, inſenſé que vous êtes,
La hache du Licteur pendante ſur nos têtes ?

ANTOINE.

Ce ſuperbe Conſul, ce ſanglant Dictateur,
Sylla, n'eſt point tombé ſous le fer du Licteur.

Dépoſons comme lui la puiſſance uſurpée;
Faiſons ce que Céſar propoſoit à Pompée,
Et que dans ſes vengeurs on trouve des vertus
Qui faſſent pardonner aux vainqueurs de Brutus.

OCTAVE.

Antoine citoyen! n'eſt-il donc plus le même
Qui voulut à Céſar ceindre le diadême?

ANTOINE.

Plût aux Dieux immortels que Céſar eût régné!
Quel avenir, peut-être, il nous eût épargné!
Il auroit du Sénat ranimé l'indolence,
De ſon vieux deſpotiſme abaiſſé l'inſolence,
Fait revivre des loix l'inflexible équité,
Anéanti la brigue & la vénalité,
Des dépouilles du monde aſſigné le partage,
De Rome à ſes enfans diſpenſé l'héritage,
Et du riche oppreſſeur ennemi généreux,
Rendu le pauvre libre en le rendant heureux.
L'abondance, la paix, la majeſté de Rome,
Sa ſplendeur fut le terme où tendit ce grand Homme:
L'autorité ſuprême en étoit le moyen.
Céſar Roi, n'eût été que Céſar citoyen.
Je connus bien ſon cœur; je connois bien le vôtre!
J'adorois l'un; je ſais rendre juſtice à l'autre.
Muni du Sacerdoce, armé du Tribunat,
Libéral au Forum & modeſte au Sénat,
Au dehors revêtu du pouvoir conſulaire,
Au dedans Souverain paiſible & populaire,
Avec l'art de ſéduire & vos talens chéris,
Vous pallîrez les maux que Céſar eût guéris.

Vous les rendrez plus doux, mais auſſi plus durables.
Bientôt, grace à vos ſoins, ils ſeront incurables;
Et d'un peuple abuſé dangereux corrupteur,
Vous paſſerez encor pour ſon libérateur.
Mais ne prétendez pas qu'Antoine vous ſeconde.
Je veux périr, ou rendre un grand ſervice au monde.
La vie eſt un inſtant dans l'immenſe avenir.
Je ne veux point laiſſer d'odieux ſouvenir.
De nos proſcriptions je me peins la mémoire
Marquée en traits de ſang aux Faſtes de l'Hiſtoire;
J'y vois, dans leur accord, trois farouches Tyrans,
Cédant meurtre pour meurtre, & parens pour parens,
S'irriter à l'envi par d'horribles enchères,
Et ſe livrer entre eux les têtes les plus chères.
Ah! ſi tant de forfaits ne peuvent s'effacer,
Au moins par des vertus oſons les balancer;
Et qu'on diſe de nous, en comptant nos victimes:
Ils ont d'un ſeul remords expié tous leurs crimes.

OCTAVE.

Et rendrez-vous à Rome, avec la liberté,
Cette antique vertu, cette mâle fierté,
Ces mœurs d'un peuple libre, enfin, pour la patrie,
Cet amour exalté juſqu'à l'idolâtrie,
Qui dominoit lui ſeul toutes les paſſions,
Diſſipoit les complots, calmoit les factions,
Etouffoit dans les cœurs la vengeance & la haine,
Et tenant Rome entière attachée à ſa chaine,
Dévouoit en victime au ſalut de l'Etat,
Le Tribun, le Conſul, le Peuple & le Sénat,
Tous rivaux de puiſſance au ſein de leurs murailles,
Tous compagnons de gloire au ſignal des batailles?

Que ſeroit-ce, grands Dieux! pour un peuple avili,
Que cette liberté qu'il a miſe en oubli?
Eſclave, malgré nous, il iroit aux Comices
La vendre, au prix de l'or aliment de ſes vices.
L'or a tout corrompu, l'or a tout diviſé;
De l'intérêt public le reſſort eſt briſé;
Le reſpect pour les Loix, la diſcipline auſtère,
De la pudeur enfin le ſacré caractère,
Tout a péri. Cherchez dans Rome un Plébéïen,
Cherchez un Sénateur encor vrai citoyen;
Et depuis que le luxe a mis à l'opulence
Un prix à qui tout cède & que rien ne balance,
Voyez s'il en eſt un qui ne laiſsât régner
Le Tyran libéral qui voudroit le gagner.
Nous les aurions proſcrits, s'il en reſtoit encore;
Et celui dont la mort tous deux nous déshonore,
Indigné, mais ſoumis à la commune loi,
Cicéron, comme un autre eût fléchi devant moi.
L'Univers eſt dompté; Rome à ſon tour doit l'être.
Souveraine du Monde, elle a beſoin d'un Maître;
Et l'on verroit bientôt, du ſein de ſes remparts,
Naître des Marius, au défaut des Céſars.
Ceſſez donc, vous, dont l'âge a mûri la prudence,
De vouloir, comme un bien, rendre l'indépendance
A qui n'en eſt plus digne, à qui s'en eſt laſſé,
A qui dans l'avenir craint de voir le paſſé.
Le repos, l'abondance, un paiſible eſclavage,
Un règne qui des temps répare le ravage,
Pour l'orgueil du Sénat un accueil careſſant,
Dans les jeux, pour le peuple, un faſte éblouiſſant,
Une Cour, où des arts la foule réunie
Vienne embellir la paix des tributs du génie,

Au dehors des combats, des triomphes nouveaux,
Pour éloigner, diſtraire, occuper nos rivaux,
Et des plus factieux trompant l'inquiétude,
Leur faire d'obéir une noble habitude;
Voilà ce que les temps ſemblent me commander,
Ce que Rome à genoux ſemble me demander,
Et ce que ma fortune oſe enfin me promettre.
Pour réformer l'Etat, je prétends le ſoumettre.
Lorſqu'il en ſera temps, ſi, pour le rendre heureux,
Il manquoit à ma gloire un effort généreux;
Après avoir aux Loix rendu tout leur empire,
Digne de ma fortune & du rang où j'aſpire,
J'en deſcendrois peut-être, & j'oſe me flatter
D'entendre Rome alors en regrets éclater.
Juſque-là, renoncer à la grandeur ſuprême,
Ce ſeroit trahir Rome, & me trahir moi-même.
Pour me laver du ſang qu'il a fallu verſer,
J'ai beſoin du pouvoir que je vais exercer,
J'ai beſoin d'un long règne, & d'un amas de gloire
Qui des proſcriptions abſorbe la mémoire,
Et qui du Triumvir rachetant les forfaits,
Faſſe du vieux Monarque adorer les bienfaits.

ANTOINE.

Quel eſt donc le projet qu'Octave me propoſe?
Veut-il que ſous mes loix l'Orient ſe repoſe,
Tandis que loin du Nil ſon heureux aſcendant
Ira captiver Rome, & dompter l'Occident?

OCTAVE.

Non, mais venez remplir la place que Pompée,
Au deſſous de Céſar, ſans honte eût occupée.

ANTOINE.

Antoine citoyen, ſous Octave Empereur!
A peine à ce diſcours je retiens ma fureur.
Depuis quand me crois-tu ſi foible & ſi timide?
Octave penſe-t-il traiter avec Lépide?
L'Univers eſt à nous. Veux-tu le partager?
Le gouverner enſemble? ou bien le dégager?
Choiſis. Ou ſi tu veux ne lui donner qu'un maître,
Arme-toi; nous verrons qui de nous deux doit l'être.

OCTAVE.

Cet inflexible orgueil ſied bien aux malheureux:
Mais la loi du bonheur, c'eſt d'être généreux.
(*A ſes Gardes*),
Qu'on appelle ma ſœur. Le droit du rang ſuprême
Entre nous partagé ſe détruiroit lui-même.
Mais que Rome en décide; & ſans plus de combats,
Allons au Capitole accorder nos débats.

ANTOINE.

J'y conſens.

SCÈNE V.

OCTAVE, ANTOINE, OCTAVIE.

OCTAVE.

APPRENEZ mon triomphe & le vôtre, Ma ſœur.

OCTAVIE (*épouvantée*).

Ah! que la paix vous rende l'un à l'autre;

Tous mes vœux ſont remplis. Mais, hélas ! je prévoi....

OCTAVE.

Qui peut vous affliger ? & d'où vient cet effroi ?

OCTAVIE.

Du trouble épouvantable où j'ai laiſſé la Reine.
Venez, raſſurez-la, mon frère ; & qu'elle apprenne
Qu'elle n'a point en vous un funeſte ennemi.
Sur quelque avis ſecret, dont ſon cœur a frémi,
J'ai vu d'un voile épais ſon ame enveloppée ;
De noirs preſſentimens elle paroît frappée ;
Son viſage s'altère & change de couleur ;
Un feu livide perce à travers ſa pâleur ;
Son front paroît glacé, mais ſes yeux étincellent ;
D'un ſombre égarement les marques s'y décèlent.
On dit que du Sénat redoutant les décrets,
De ſa mort en ſilence elle fait les apprêts.

ANTOINE.

Octavie ! ah ! combien vous me rendez coupable !
Combien tant de grandeur me confond & m'accable !
Mais je vois Cléopatre au moment de périr ;
Rien ne m'eſt plus ſacré que de la ſecourir,
Trop indigne de vous, & trop indigne d'elle,
Si je portois la mort dans un cœur ſi fidèle.

OCTAVE.

Ainſi, ſur ta promeſſe on ſe repoſe en vain ?

ANTOINE.

Je ne t'ai point promis de lui percer le ſein.

Laiſſe-moi la tirer de cette horreur profonde ;
Nous ſongerons après à l'Empire du Monde.

(*Il ſort*).

SCÈNE VI.

OCTAVE, OCTAVIE.

OCTAVE (*indigné*).

Vous plaiſez-vous, ma ſœur, à me voir inſulté ?

OCTAVIE.

Hélas ! dans mon effroi je n'ai rien conſulté.
Mais pardonnez, mon frère, au trouble qui l'entraîne:
Venez vous joindre à lui, venez calmer la Reine.

OCTAVE.

J'ai cru l'en détacher. Quelle étoit mon erreur !
Son amour ſe rallume avec plus de fureur.
L'inſenſé ! je prévois l'affront qu'il nous prépare.
Ils ſe perdront, ma ſœur, avant qu'on les ſépare.
Mais s'il tarde à me ſuivre, après ce que j'ai fait,
Il veut que je l'accable ; il ſera ſatisfait.

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

HÉLAS! qu'avez-vous fait, généreuſe Octavie?
Ce n'eſt qu'en le perdant que vous m'avez ſervie.
J'aurois ſubi mon ſort, j'aurois diſſimulé
Ce décret du Sénat qui m'étoit révélé:
Des bienfaits de Céſar on m'auroit dépouillée;
J'aurois vu ma couronne indignement ſouillée,
Mes enfans méconnus, déshérités, flétris;
Hé bien, la paix encor m'étoit chère à ce prix.
Je détournois mes yeux d'un avenir funeſte:
Antoine étoit ſauvé; j'oubliois tout le reſte.
Mais lui, de mes frayeurs pénétrant le ſecret,
Il a voulu qu'Octave abjurât ce décret;
Et le fourbe, en reſpect colorant ſa réponſe,
Je me tais, a-t-il dit, *quand le Sénat prononce.*
A ces mots, de la paix tous les nœuds ſont rompus:
Je les réclame en vain; l'on ne m'écoute plus.
O le plus généreux, ô le plus magnanime
Des mortels que la gloire & que l'amour anime,

Ainſi donc, malgré moi, juſqu'au dernier moment;
Du ſort qui te pourſuit je ſerai l'inſtrument!
Et de quelle ame encore, oubliant la foibleſſe
Du peu de défenſeurs que le deſtin nous laiſſe,
Il s'avance, à leur tête, au devant des Romains!—
Qui de vous, dans ſon ſang, oſe tremper ſes mains,
Ingrats? N'eſt-ce pas lui qui vous ſauva du Parthe?
Les voilà ces amis que le malheur écarte.
Ils mépriſent Octave; Octave eſt obéi.
Ils eſtiment Antoine; ils l'auront tous trahi. —
As-tu dit qu'au moment où j'apprendrois ſa perte,
La voûte des tombeaux à ma voix fût ouverte?

CHARMION.

Je l'ai dit.

CLÉOPATRE.

S'il falloit avancer mon trépas,
Tu ſais quelle eſt la mort que j'ai choiſie?

CHARMION.

Hélas!

CLÉOPATRE.

Sois prompte à m'obéir (*). Enfin je ſuis tranquille.
Je ne ſais d'où me vient ce courage immobile;

(*) C'eſt ici que paroiſſoit l'urne, où je ſuppoſois qu'étoient enfermés les aſpics, dont Cléopatre, ſelon l'Hiſtoire, ſe fit piquer pour ſe donner la mort. Elle approchoit de l'urne, & en y portant la main, elle diſoit:

Enfin je me ſens plus tranquille.
Je ne ſais d'où me vient ce courage immobile;
Mais cette urne, où la mort repoſe dans mes mains,
Me fait voir en pitié tout l'orgueil des Romains.

Mais

Mais je crois voir un Dieu prêt à me ſecourir.
Quel heureux don du Ciel, que de ſavoir mourir!

CHARMION.

A quelque extrémité que vous ſoyez réduite;
Pour recours, ſur les mers, n'aurez-vous pas la fuite?

CLÉOPATRE.

Qui? moi, fuir! moi ſurvivre à mon dernier malheur! —
Mais le ſort quelquefois ſeconda la valeur:
Eſpérons tout encore. Ah! s'il étoit poſſible
Qu'à la voix d'un Héros ſi long-temps invincible,
Son camp frémît de honte, & revînt ſous ſa loi!
Quel retour! quel moment! quel triomphe pour moi!
Oui, ſi le Ciel eſt juſte, il nous doit ce prodige. —
Mais quel bruit!

Voilà qui me répond que jamais, en eſclave,
Je n'irai mendier la clémence d'Octave;
Voilà qui me protège au milieu des revers,
Et me ſauve du joug qu'a ſubi l'Univers.
Seule, au moment peut-être où mon appui ſuccombe,
Sur un trône ébranlé, qui chancelle & qui tombe,
Un reptile eſt le Dieu qui me vient ſecourir!
Quel heureux don du Ciel, que de ſavoir mourir!

SCÈNE II.

ANTOINE, CLÉOPATRE, CHARMION, *Gardes.*

ANTOINE.

LAISSE-MOI. Fuis loin de moi, te dis-je.
Evite un furieux honteux d'avoir vécu.
Va trouver le vainqueur.

CLÉOPATRE.

Qui? moi!

ANTOINE.

Je ſuis vaincu.
Tes ſoldats, tes vaiſſeaux, tout conſpiroit ma perte.

CLÉOPATRE.

C'en eſt donc fait!

ANTOINE.

La ville aux Romains eſt ouverte;
Je ſuis trahi. — Madame, Octave eſt généreux;
Rangez-vous, j'y conſens, du parti des heureux.
Oubliez-moi. Vivez.

CLÉOPATRE.

Ingrat, je te pardonne.
Tu vas voir ſi mon cœur te trahit, t'abandonne;

Tu vas voir ſi je cède au revers qui t'abat,
Et ſi ma foi dépend du ſuccès d'un combat.
Gardes, faites entendre à ces fières cohortes,
Que ſi de ce palais on attaque les portes,
Je l'embraſe, & péris ſous ſes toits enflammés,
Avec tous mes tréſors dans ces murs enfermés.
(*A Antoine*).
Es-tu content ?

ANTOINE.

Grands Dieux ! Cléopatte eſt fidelle !
Trahi du monde entier, je ne le ſuis point d'elle ;
C'eſt aſſez.

CLÉOPATRE.

L'un & l'autre, après un long effort,
Nous allons repoſer dans le ſein de la mort.
Tout eſt fini. Sortons de ce pénible ſonge.

ANTOINE.

Dans quel abîme, ô Dieux ! un moment nous replonge !
Voilà donc ce deſtin qui dut être ſi beau !
Vainqueur de l'Orient, il te reſte un tombeau.
Et je tiens à la vie ! — O mort ! ô mort barbare !
Que ton approche eſt rude aux cœurs qu'elle ſépare !
O Caton ! tu dormis ſur le bord du cercueil :
Ta froide auſtérité te fit voir du même œil
Les charmes de la vie & ce moment terrible.
Pour mourir ſans foibleſſe, il faut vivre inſenſible.

CLÉOPATRE.

Va, c'eſt à nous encore à faire des jaloux.
L'Univers n'a rien vu de plus heureux que nous.

Il eſt vrai que du Ciel le regard favorable
N'aura verſé ſur nous qu'un bonheur peu durable ;
Mais il l'a fait ſi pur & ſi délicieux,
Que de ſes dons encor c'eſt le plus précieux.
Et cependant, dis-moi, qu'auront fait de la vie
Ces Romains, dévorés ou de haine ou d'envie ?
Nous avons peu vécu ; mais malgré nos malheurs,
Un ſeul de nos beaux jours vaut un ſiècle des leurs.
Laiſſons-les s'applaudir, ces Héros ſans foibleſſe,
D'attendre froidement une lente vieilleſſe,
Et triſtement repaître un chimérique orgueil
De ces proſpérités dont la tombe eſt l'écueil.
A ce terme fatal comme nous ils arrivent ;
Ne leur envions point l'inſtant qu'ils nous ſurvivent.
Pour mieux nous aſſurer une mort ſans douleurs,
J'ai pris ſoin de cacher des ſerpens ſous des fleurs ;
Et la langueur qui ſuit leurs atteintes ſoudaines,
Ainſi qu'un doux ſommeil, va couler dans nos veines.
Mourans à la même heure & dans le même lieu,
Nous nous dirons un tendre & mutuel adieu :
Tu fermeras mes yeux ſi je meurs la première.
Ou peut-être à la fois nous perdrons la lumière,
Et d'un même ſoupir nos eſprits exhalés,
Se mêleront enſemble, & ſeront conſolés.
Hâtons-nous.

ANTOINE.

Quelle force elle rend à mon ame !
Oui, je meurs trop heureux. Viens.

SCÈNE III.

VENTIDIUS, *& les précédens.*

VENTIDIUS.

(*A Antoine*). (*A Cléopatre*).

ECOUTEZ. Madame,
Il n'eſt plus temps de feindre & de diſſimuler.
Voici l'inſtant fatal qui va tout révéler.

CLÉOPATRE.

Que me demandez-vous ?

VENTIDIUS.

De ſauver ce grand Homme.

CLÉOPATRE (*vivement*).

Le puis-je encor ?

VENTIDIUS.

Pour lui, pour le ſalut de Rome,
Trois de nos légions veulent ſe détacher.
Qu'il ſe rende en Syrie ; elles vont l'y chercher.
Un vaiſſeau nous attend ; la nuit nous favoriſe.
Laiſſez-moi le conduire.

ANTOINE.

Ami, quelle ſurpriſe !

Oui, ſauvons Cléopatre.

VENTIDIUS.

Arrêtez, malheureux.
Madame, en le ſuivant, vous vous perdez tous deux.
La haine des Romains en fureur eſt changée.
De vos malheurs communs vous ſeule êtes chargée.
On dit qu'en ce combat, vos perfides ſujets,
De leur Reine, en fuyant, rempliſſoient les projets;
On dit qu'avec Octave elle eſt d'intelligence.

CLÉOPATRE.

Grands Dieux!

VENTIDIUS.

Et ces rumeurs ſont des cris de vengeance.
On veut que de ces bords il s'éloigne à l'inſtant;
On veut qu'aux mains d'Octave il vous livre en partant.
Il y va de ſa vie, il y va de l'Empire.
Plus que jamais enfin contre vous tout conſpire;
Et l'unique moyen de vous juſtifier,
C'eſt de forcer Antoine à vous ſacrifier.

CLÉOPATRE.

Oui, je ſuis ſa rançon, & pour lui je me livre.
Je ne veux plus le voir, je renonce à le ſuivre.

ANTOINE.

Que dis-tu?

CLÉOPATRE.

C'en eſt fait, Ventidius : partez,
Ramenez ſes amis, par moi ſeule écartés.
J'y conſens, je le veux.

SCÈNE IV.

ÉROS, *& les précédens.*

ÉROS.

UN eſclave transfuge
Apporte cette lettre, & demande un refuge.

ANTOINE.

D'un vieux Centurion je reconnois la main.
(*Il lit*).
» L'ordre eſt donné. Le port ſera fermé demain.
» Hâte-toi, fuis, Antoine, abandonne le Phare.
» Mais dérobe la Reine au ſort qu'on lui prépare.
» Pour expier ta honte & celle de Céſar,
» Octave veut la voir enchaînée à ſon char «.
Enchaînée à ſon char! quelle baſſeſſe étrange!
Vertueuſe Octavie, eſt-ce ainſi qu'on vous venge!
Aux mains de Cléopatre on prépare des fers!

CLÉOPATRE.

O Deſtin! c'eſt donc là le Héros que tu ſers!
C'eſt là le Souverain que tu donnes au Monde,
Et qui de tes faveurs, dans une paix profonde,
Jouiſſant, au mépris des hommes & des Dieux,
Fera bénir peut-être un empire odieux,
Obtiendra des Autels, & verra dans ſon Temple
Tous les grands corrupteurs s'inſtruire à ſon exemple!

(*A Ventidius*).

Mon malheur eſt affreux; mais mon cœur s'y réſout.
Qu'on ſauve ce Héros, je me ſoumets à tout.
L'abandon, le mépris, & la honte elle-même,
Tout devient glorieux pour ſauver ce qu'on aime.

ANTOINE.

Et moi, par tous les Dieux, je proteſte aux Romains
Qu'avant que leur Tyran l'arrache de mes mains,
Il faut que ſous ces murs la terre m'engloutiſſe.

CLÉOPATRE.

Laiſſe-moi conſommer mon dernier ſacrifice.

ANTOINE.

Trop heureux que ton cœur ait daigné me l'offrir,
Je me déteſterois, ſi j'oſois le ſouffrir.

CLÉOPATRE.

Allez, Ventidius, que rien ne vous retienne.
Sa deſtinée ici ne tient plus à la mienne;
Et quoi qu'on me prépare, ou les fers, ou la mort,
Le bandeau ſur les yeux je me livre à mon ſort.

(*Elle s'éloigne*).

SCÈNE V.

ANTOINE, VENTIDIUS, ÉROS.

ANTOINE.

CRUEL ami ! pourquoi nous rends-tu l'eſpérance ?
Nous regardions la vie avec indifférence :
La mort avoit pour nous dépouillé ſes rigueurs ;
L'amour en eût trompé les dernières langueurs ;
Et lorſqu'en liberté notre ame ſe dévoue,
Voilà que du malheur la chaîne ſe renoue.

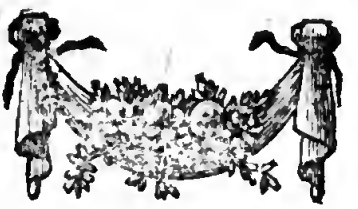
VENTIDIUS.

Pourquoi la renouer, & qui t'en fait la loi ?
Cléopatre conſent à vivre loin de toi.
Elle n'a point, crois-moi, cette crainte frivole,
Qu'un char injurieux la traîne au Capitole.
Celle qui de Céſar vit les yeux menaçans
S'attendrir à l'éclat de ſes charmes naiſſans,
N'a perdu ni le droit ni la fière eſpérance
D'adoucir d'un vainqueur l'auſtère indifférence.

ANTOINE.

Elle ! ô Dieux ! qu'à lui plaire elle daigne aſpirer !
Quelle indigne penſée oſes-tu m'inſpirer,
Homme injuſte & barbare ? Elle eſt bien malheureuſe !
Mais encor plus fidelle, encor plus généreuſe,

Apprends à mieux connoître un cœur tel que le ſien.
Rome, Octave, le Monde à ſes yeux ne ſont rien;
Et lorſqu'à m'éloigner tu la vois obſtinée,
Sois bien sûr qu'à mourir elle eſt déterminée.
Et moi, plus foible qu'elle, & n'oſant l'imiter,
Dans ſes derniers momens j'aurois pu la quitter!
Et tandis qu'en ces lieux, ſolitaire & mourante,
Au bord d'où je fuirois, tournant ſa vue errante,
Le venin de l'aſpic (car tel eſt ſon deſſein),
Du friſſon de la mort feroit frémir ſon ſein;
Qu'à ſon dernier ſoupir, cette voix que j'adore
Pour un indigne Amant feroit des vœux encore;
Tranquille ſur les mers, ou plutôt tourmenté
De cet objet ſans ceſſe à mes yeux préſenté,
J'irois!.... Non, c'en eſt fait. Heureux ou miſérables,
Nos deſtins ſont unis, ils ſont inſéparables.
On diroit qu'au vainqueur je la cède en partant.
Non, je la mène au port où le vaiſſeau m'attend,
Et j'annonce aux Romains que la nuit y raſſemble,
Qu'il faut nous voir périr, ou nous ſauver enſemble.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Oui, je veux qu'il s'éloigne ; & je vais dans ton ſein,
Sous le ſceau des ſermens, dépoſer mon deſſein.
Jure-moi le ſilence.

CHARMION.

Hélas ! je vous le jure.

CLÉOPATRE.

Indigné du refus dont j'éprouve l'injure,
Au ſecours des Romains je l'ai vu renoncer :
Il veut mourir. En vain lui font-ils annoncer
Qu'un vaiſſeau dans le port eſt encore à l'attendre ;
S'il faut m'abandonner, il ne veut rien entendre.

CHARMION.

Et comment le réduire à ce cruel effort ?

CLÉOPATRE.

Il n'en eſt qu'un moyen : c'eſt le bruit de ma mort.

Tu connois, ſous les murs de ces vaſtes portiques,
Le chemin qui conduit à nos tombeaux antiques;
C'eſt dans ces monumens que je vais m'enfoncer :
Réſolue à mourir, ſi l'on vient m'y forcer;
Réſolue à le ſuivre au fond de la Syrie,
Si je puis des Romains éviter la furie.
Mais s'il me ſait vivante, il craindra de me voir
Tomber aux mains d'Octave; & dans ſon déſeſpoir,
Il voudra m'arracher de ces demeures ſombres;
Pour lui, dès ce moment, je ſuis au rang des Ombres,
Et c'eſt du ſein des Morts que mes derniers adieux
Vont lui faire une loi de ſortir de ces lieux.
Alors, dans la douleur de perdre ce qu'il aime,
Dans l'ardeur d'accomplir la volonté ſuprême
De celle à qui jamais il n'a ſu réſiſter,
Il pourra ſe réſoudre au tourment d'exiſter;
Et dans ſon déſeſpoir retrouvant ſon courage,
Il voudra faire au moins un illuſtre naufrage;
Il voudra me venger.

CHARMION.

Vous me faites frémir.
Ah! ce coup va l'abattre au lieu de l'affermir.

CLÉOPATRE.

Non, je fais à ſon aide appeler Octavie,
Et lui remets le ſoin de veiller ſur ſa vie.
Avec toi, cependant, s'il venoit, par des pleurs,
Epandre & ſoulager ſes profondes douleurs,
Pour adoucir ſes maux en redoublant ſes larmes,
Dis-lui que pour lui ſeul j'ai ſenti des alarmes;

Que je n'ai craint pour moi ni la mort ni les fers.
Dis-lui que Rome, Octave, & des ſceptres offerts,
Jamais ſous d'autres loix ne m'auroient aſſervie;
Que pour lui ſeul enfin j'aurois aimé la vie;
Et que ſi quelque eſpoir eût prolongé mes jours,
C'eût été de le ſuivre & de l'aimer toujours.
Il le croira ſans peine: il ſait que je l'adore.
Mais c'eſt peu pour mon cœur. Ajoute, ajoute encore
Qu'il n'a jamais bien ſu, qu'il ne ſaura jamais
Avec quelle tendreſſe & combien je l'aimois (*).

(*Elle ſort*).

CHARMION.

Quel deſtin!

(*Elle ſe retire en ſuivant des yeux Cléopatre*).

SCÈNE II.

ANTOINE, OCTAVIE, ÉROS.

ANTOINE.

NON, pour nous il n'eſt plus d'eſpérance.
J'ai cette nuit en vain tenté ſa délivrance:
Rien n'a pu les fléchir. Sans pudeur & ſans foi,
De la laiſſer captive ils m'impoſoient la loi.
A cet infame prix ils mettoient leurs ſervices.
Ils vouloient me ſouiller du plus lâche des vices,

(*) Ici Cléopatre alloit prendre l'urne, & diſoit:

Et toi, mon ſeul appui, ma dernière défenſe,
Viens: c'eſt toi que j'oppoſe à l'injure, à l'offenſe.
Si je vis, c'eſt à toi de me fortifier;
Si je meurs, c'eſt à toi de me juſtifier.

Me rendre ingrat, perfide, & comme eux inhumain;
Et c'eſt ce que leur rage appelle être Romain!
Non, je ne le ſuis point; non, je ne veux point l'être.
De mes derniers inſtans qu'ils me laiſſent le maître.
Puiſqu'ils veulent ma honte, ils demandent ma mort.
Il faut les ſatisfaire & céder à mon ſort. —
Vous, d'un indigne frère, ô ſœur trop généreuſe,
Adieu, chère Octavie, adieu. Vivez heureuſe;
Et puiſſent mes enfans n'avoir point hérité
Du malheur que j'éprouve & que j'ai mérité!

OCTAVIE.

Vis pour eux. Prends pitié de leur foible innocence.
Ne me condamne pas à pleurer leur naiſſance;
Et ne me laiſſe pas le remords éternel
D'avoir rendu mon frère injuſte & criminel.
Je te pardonne tout, ſi tu conſens à vivre.
Et que ne puis-je aux Dieux demander à te ſuivre!
Ce ſeroit trop de gloire & de bonheur pour moi.
Mais pour toi ſeul au moins je vivrai loin de toi.
Je fléchirai mon frère : il y va de ſa gloire.

ANTOINE.

Non, il veut en Tyran jouir de la victoire;
Par un affreux ſpectacle il veut plaire aux Romains.
Il l'a promis, Madame, à ces cœurs inhumains.

OCTAVIE.

Quoi donc?

ANTOINE.

A ce Sénat, dont il ſe croit l'idole,
Le perfide a promis qu'au pied du Capitole,

Cléopatre, enchaînée à ſon char inſultant,
Orneroit ſon triomphe : il l'annonce, on l'attend.

OCTAVIE.

Ce ſeroit un opprobre, & j'en ſerois couverte.
Non; ceſſe, au nom des Dieux, de courir à ta perte.
Je réponds de mon frère. Il vient dans ce palais
En vainqueur généreux, en ami de la paix.
Il me verra pour toi, plus que jamais ſenſible,
Faire ce qu'à l'amour le devoir rend poſſible,
M'oublier, dédaigner ces jaloux mouvemens,
Ces foibleſſes d'orgueil, ces vains reſſentimens,
Dont la ſource eſt un cœur de ſoi-même idolâtre,
Et de tout mon pouvoir protéger Cléopatre.
On apprendra de moi ce qu'on doit au malheur.
Mes bras ſont un aſile ouvert à ſa douleur;
Et tant que je vivrai, ne crains rien qui l'abaiſſe.
Tout ce qui te fut cher m'occupera ſans ceſſe.

ANTOINE.

Avec tant de bonté, de force & de vertu,
O Ciel ! en la formant me la deſtinois-tu ?
Non, modèle accompli de la vertu Romaine,
Je vois, j'adore en vous une ame plus qu'humaine.

SCÈNE III.

ANTOINE, OCTAVIE, CHARMION, ÉROS.

ANTOINE (*à Charmion*).

ALLEZ vers Cléopatre, & lui faites ſavoir
Qu'Octavie eſt ici, qu'elle y vient pour la voir.
Allez, vous dis-je.

CHARMION (*d'un air abattu*).

Hélas, Seigneur !

ANTOINE.

Qui vous arrête ?

CHARMION.

Soit qu'elle ait craint les fers que pour elle on apprête,
Soit qu'elle ait craint pour vous de funeſtes délais,
Cette nuit Cléopatre a quitté ſon palais.

ANTOINE.

Dieux ! qu'entends-je ? A moi-même elle s'eſt dérobée !
Au pouvoir des Romains elle ſera tombée.

CHARMION.

Son courage l'a miſe au deſſus des revers.

ANTOINE.

Et pour nous quel aſile eſt sûr dans l'Univers ?

CHARMION.

CHARMION.

Le dirai-je ?

ANTOINE.

Oui, parlez.

CHARMION.

Trompant nos ſoins timides ;
Elle s'eſt enfermée au fond des pyramides.

ANTOINE.

Quoi ! ſans vous !

CHARMION.

Mes efforts ont été ſuperflus.
Dans ce moment, Seigneur, Cléopatre n'eſt plus.

ANTOINE.

Elle n'eſt plus !

(*Il tombe accablé de douleur. Charmion ſe retire*).

SCÈNE IV.

ANTOINE, OCTAVIE, ÉROS.

ANTOINE.

O vous, dans ma douleur profonde,
Seul ami que le Ciel me laiſſe encore au monde,
Indulgente Octavie, ame ſublime, hélas !
De l'état où je ſuis ne vous offenſez pas.

OCTAVIE.

Répandez dans mon ſein vos regrets & vos larmes.

ANTOINE.

Un cœur moins généreux y trouveroit des charmes;
Le vôtre daigne plaindre un criminel époux.
Ah! les Dieux ont été moins indulgens que vous.

OCTAVIE.

Au nom de nos enfans, viens, choiſis un aſile
Où ton cœur, dans mes bras, trouve un repos tranquille.

ANTOINE.

Du repos! En eſt-il pour ce cœur ulcéré,
De fureur, de remords, & d'amour dévoré?
Un aſile! En eſt-il, où, malgré moi, ſans ceſſe
Avec mes ſouvenirs, ma douleur ne renaiſſe?
Et vous, qu'avec amour doit regarder le Ciel,
Je vous abreuverois d'amertume & de fiel!
Quel ſpectacle! On verroit la timide Octavie
Pleurer près d'un époux qui déteſte la vie!
On verroit mes enfans (quel exemple pour eux!)
Sans pouvoir conſoler un père malheureux,
Lui prodiguer en vain d'innocentes careſſes;
Et lui, toujours en proie aux flammes vengereſſes
D'un amour dont le Ciel auroit fait ſes tourmens,
Se refuſer de honte à leurs embraſſemens!
Non, ce n'eſt plus à moi de ſouffrir la lumière.
Cléopatre m'accuſe en mourant la première;
Je veux mourir.

SCÈNE V.

OCTAVE, OCTAVIE, ANTOINE, VENTIDIUS, ÉROS, *ſuite d'Octave.*

OCTAVIE.

Mon frère!

OCTAVE.

Allez, ma ſœur, allez.

OCTAVIE.

Hélas! rendez le calme à ſes ſens déſolés.
Cléopatre n'eſt plus.

OCTAVE.

Je ſais ce qui ſe paſſe.
Mais de voir vos affronts ma patience eſt laſſe.

OCTAVIE.

Rien de lui ne m'offenſe, & je dois....

OCTAVE.

Laiſſez-nous.
Ce ſpectacle honteux eſt indigne de vous.

OCTAVIE.

J'obéis. Mais ſongez que je vous le confie.
Rendez-le-moi; rendez-le à lui-même, à la vie.

Au nom de votre gloire épargnez ſa douleur;
Méritez d'être heureux, reſpectez le malheur.

(*Elle ſort*).

SCÈNE VI.

OCTAVE, ANTOINE, VENTIDIUS, ÉROS, *ſuite d'Octave.*

OCTAVE.

O d'un indigne amour humiliante ivreſſe!
Le voilà ce Héros!....

ANTOINE.

Aurois-tu la baſſeſſe
De venir inſulter aux maux que tu nous fais?
Oui, barbare, oui, ſa mort eſt un de tes forfaits.
Par une indignité dont l'horreur épouvante,
Tu voulois à ton char la voir traîner vivante.
Elle a trompé ta rage, homme dénaturé;
Mais il te reſte encore un triomphe aſſuré.
Tu n'as pu l'outrager; outrage au moins ſa cendre.
Elle eſt dans ces tombeaux: hâte-toi d'y deſcendre.

OCTAVE.

Oui, l'on va des tombeaux percer l'obſcurité,
Pour en faire à tes yeux ſortir la vérité.

ANTOINE.

Tu profanes des morts l'asile inviolable,
Malheureux!

OCTAVE.

Tu vas voir, amant inconsolable,
Qui de nous deux s'abuse & s'en laisse imposer.

ANTOINE.

Quoi! de feindre sa mort tu pourrois l'accuser!
Cet horrible soupçon dans ton ame a dû naître.

OCTAVE.

Je l'ai vue un moment, & je crois la connaître.

ANTOINE.

Tu ne la vis jamais, cruel, que par les yeux
Ou d'un Sénat injuste, ou d'un Peuple envieux.
Mais Rome a beau vouloir anéantir sa gloire:
L'Univers attendri chérita sa mémoire;
Et sa mort, qui consacre aujourd'hui ses malheurs;
Même aux yeux de l'Envie, arrachera des pleurs.

SCÈNE VII.

CLÉOPATRE, CHARMION, *& les précédens.*

CLÉOPATRE (*à Charmion, dans l'éloignement*).

Soutiens-moi.

OCTAVE.

La voici.

ANTOINE.

Dieux ! c'eſt elle.

CLÉOPATRE (*ſoutenue par Charmion*).

Je tombe
En ton pouvoir, Octave; & des bords de la tombe
Tu crois me rappeler; j'ai prévu ton deſſein.
Tout eſt fini pour moi. La mort eſt dans mon ſein

ANTOINE (*à Octave*).

Hé bien ! ſuis-je trahi ? Vous la voyez mourante,
Romains; & dans ſes yeux ſon ame encore errante
Se montre à vous ſans voile en ces momens affreux.
Rendez enfin juſtice à l'objet de mes feux.

CLÉOPATRE.

Oui, Romains, je l'aimois; & cet amour funeſte,
C'eſt mon dernier ſoupir, c'eſt ma mort qui l'atteſte.

Voyez mes yeux s'éteindre & mes traits s'effacer.
Une froide langueur commence à me glacer :
Mon cœur en eſt atteint. Je friſſonne, je tremble;
(*A Antoine*).
Je meurs.

ANTOINE.

(*Il ſe ſaiſit du poignard d'Éros*).

Je vais te ſuivre, & nous mourons enſemble.
(*Il ſe frappe*).

OCTAVE.

O Romains, quel exemple! Elle expire, il n'eſt plus.
Grands Dieux! qu'une foibleſſe a détruit de vertus!

FIN.